Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 56 (1959)
Heft: 2

Artikel: Johannes Mehring [1]
Autor: Fankhauser
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1067232

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de la maladie. Il faut donc, avant l'utilisation des rayons provenant d'une colonie ayant été atteinte de noséma, procéder à une méticuleuse désinfection en passant la cire et les parties de bois à la lampe à souder. Un moyen efficace également consiste à mettre les rayons dans une caisse fermant hermétiquement et d'y introduire de l'acide acétique concentré. Mais attention ! avant d'utiliser les rayons, il y a lieu de bien les aérer. Il y a cependant un autre moyen encore plus efficace de protéger nos abeilles contre le noséma : c'est l'élimination des vieux rayons présentant des traces d'excréments et de les passer à la fonte.

Les mesures préventives sont simples : Tenir les colonies au chaud. Ne jamais réunir une colonie affaiblie par le noséma à une colonie forte et saine qui serait à son tour atteinte par la maladie.

Le noséma mérite donc qu'on lui voue toute son attention, tout comme les autres maladies, si l'on veut avoir un rucher prospère et rentable.

F. Laederach.

DOCUMENTATION HISTORIQUE

Johannes Mehring

Le dimanche 24 août dernier, à Frankental même, la Fédération apicole du Palatinat et de la Hesse rhénane a très dignement, ma foi ! commémorer le centenaire de la cire gaufrée et rendu à son inventeur, Johannes Mehring, l'hommage qu'il méritait à tant de titres. Il est même permis d'affirmer que la cérémonie l'a tiré, enfin ! de l'oubli profond dans lequel il s'ensevelissait peu à peu dans sa propre patrie. Une chose frappe, dès l'abord, qu'il importe de mettre en évidence. C'est que les hommes dont les inventions apportèrent en apiculture une véritable révolution, au milieu du XIXe siècle, au point qu'il convient de les appeler « les pères de l'apiculture moderne », naquirent tous dans la même dizaine d'années : L.-L. Langstroth, en 1810 ; Dzierzon, en 1811 ; Dathe, en 1813 ; von Berlepsch, en 1815 ; Hruschka, en 1819 ; Mehring, en 1815. La vie de ce dernier, un curieux bonhomme, un original infiniment sympathique, apiculteur jusqu'à la racine des cheveux, est si attachante qu'elle mérite d'être pleinement connue de la communauté apicole.

Biographie. Il voit le jour le 4 avril 1815, à Kleinniedesheim, village de la Hesse rhénane situé dans le voisinage de Worms, ville où se tint, en 1521, la fameuse diète impériale, en présence de l'em-

pereur Charles-Quint lui-même, alors âgé de guère plus de 20 ans. C'est devant cette imposante assemblée de princes et de hauts dignitaires ecclésiastiques que comparut Luther, les 17 et 18 avril. C'est alors qu'après avoir indiqué les raisons de ne pas révoquer ses ouvrages, il prononça cette émouvante et historique parole : « Hier stehe ich. Ich kann nicht anders. Gott helfe mir ! Amen. » C'est-à-dire : « Me voici. Je ne puis autrement. Que le Ciel me soit en aide !» C'est au retour de cette diète, rentrant à Wittemberg, qu'il fut victime (!) d'une embuscade préparée par un grand sei-

Johannes MEHRING
1815-1878

gneur de ses amis, l'Electeur de Saxe, enlevé et conduit au château de la Wartbourg où il demeura plus d'un an, le mieux traité du monde, traduisant du grec en allemand le Nouveau Testament, composant des sermons, de nouvelles thèses destinées à étayer et défendre sa doctrine. Par ce moyen habile, l'Electeur n'avait eu en vue que de le soustraire aux représailles et poursuites qui n'auraient pas manqué de s'acharner sur lui. Comme sur Jean Huss auquel l'empereur Sigismond avait pourtant remis aussi un sauf-conduit. En Allemagne, tout le monde le croyait assassiné. Seuls ses amis savaient à quoi s'en tenir.

Ses parents étaient propriétaires d'un petit bien-fonds. Son père, Johannes Mehring également, mourut en 1868. Sa mère fut une femme réellement extraordinaire : intelligence vive, sens aigu

de l'observation, etc. Ces dons rares lui avaient permis de percer maints secrets de la nature, de découvrir des corrélations et des similitudes dont le commun des mortels n'a généralement pas conscience. Dans tout le village, elle avait la réputation d'exceller dans l'art d'élever le bétail, même d'être experte dans celui de guérir les animaux domestiques de tout genre. Il n'est pas douteux que, si elle avait vécu au moyen âge, elle aurait passé pour *une sorcière*, et qu'elle en eût pâti, subi peut-être le sort de ces malheureuses. Le comportement général de Johannes Mehring prouve à l'évidence qu'il a hérité des dons exceptionnels de cette maman, réellement exceptionnelle aussi.

L'enfant fut mis *à l'école* populaire de son village. Son maître ne tarda pas à se rendre compte des qualités d'esprit de son élève ainsi que de ses réelles capacités. Ce qui l'engagea à aller proposer aux parents de faire de leur enfant un maître d'école. Avec son camarade et ami Benninghoff, il fut ainsi mis dans une école préparatoire. Mais, tandis que Benninghoff parvenait au but, les parents retiraient bientôt Johannes de la dite école. Raison probable, même certaine : insuffisance de ressources. Ils le mirent alors *en apprentissage* chez un maître menuisier de Worms.

Selon l'usage général de l'époque, sitôt son temps d'apprentissage fini, il prit la route, s'en alla faire son *« tour de France »*. On ignore en quels lieux et en quels pays il alla traîner ses culottes. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il fut absent de nombreuses années. A son retour au pays, il se fixa à Frankental [1], dans le Palatinat (pays faisant partie de la Bavière), et ne tarda pas à s'y marier avec la fille d'un instituteur aisé d'Oppau : Barbara Wehe. Il en eut cinq fils et une fille qui, tous, ne vécurent que les mois de nourrice, moururent donc à moins d'un an. N'est-ce pas étrange ? On reste rêveur devant une telle hécatombe de petits êtres.

Disposant de ressources et de crédit, le jeune ménage fait l'acquisition d'un immeuble, le *No 12 de la Rue des Eglises*, ainsi nommée par le fait que les fidèles l'utilisaient pour se rendre soit à l'église catholique de la Trinité, soit à l'église protestante dite des Douze Apôtres, toutes proches l'une de l'autre et situées à l'une des extrémités de cette rue. Notre Mehring y installe un atelier de menuiserie. Mais la maison dispose aussi d'un vaste jardin où notre Mehring ne tarde pas à établir des ruches, même en nombre respectable. Durant ses pérégrinations antérieures, il a dû trouver l'occasion de s'occuper d'abeilles, de s'initier certainement de très près à leur vie ainsi qu'à leur élevage car les obser-

---

[1] Ville de 25 000 habitants environ, sise à une douzaine de kilomètres de la grande ville industrielle de Ludwigshafen.

vations nombreuses et infiniment exactes qu'il publia plus tard et pour la première fois ne proviennent pas du hasard, ne sont nullement le fait d'incidences récentes, mais résultent de toute évidence d'études et de recherches déjà anciennes, poursuivies durant de longues années.

Il ne devait pas être un patron commode, mais d'un abord et d'un commerce plutôt difficiles. Apprentis et ouvriers ne se plaisaient guère chez lui et le quittaient tous au bout de peu de temps, ne manquant point d'aller ensuite répandre à l'envi toutes sortes d'histoires burlesques sur *l'atelier Mehring*. Sa connaissance parfaite du métier, sa farouche minutie ne pouvaient que rendre ses exigences très strictes, ce qui devait rebuter et aussi irriter ses collaborateurs. La solitude en laquelle il se voyait ainsi réduit ne devait guère lui peser, ni le contrarier, bien au contraire. Il ne pouvait que mieux se plonger dans ses rêveries et les prolonger à son gré sans risque d'être dérangé. Les voisins le surprenaient souvent, en tablier de travail, à quitter son atelier, gagner le jardin et y passer de longues heures à ruminer près de ses abeilles. Aussi les pratiques se plaignaient-elles aigrement. Les délais de fabrication promis, avec de larges marges de provisoire et d'imprévu, ne devaient être que bien rarement tenus, mais plutôt régulièrement prolongés. Perdant patience, les clients se voyaient contraints de le presser vigoureusement, de lui rappeler durement ses promesses réitérées, voire de le menacer pour obtenir, enfin ! la livraison des meubles ou l'exécution des travaux commandés. Mais, comme il était réputé pour sa scrupuleuse exactitude et pour sa bienfacture, il avait toujours plus de commandes qu'il n'en désirait. Pour tout le quartier de la rue des Eglises, pour toute la ville peut-être, il devint peu à peu une cible de railleries et les lazzi les plus divers étaient colportés sur son compte, sur son caractère de songe-creux, etc., etc. Outre les abeilles, il s'était adonné également à l'élevage des volailles. Et l'on racontait qu'il munissait ses oies de lunettes vertes pour leur faire trouver appétissantes et savoureuses les rebibes qu'il leur dispensait en pâture. Bref, l'on glosait ferme sur Mehring, à Frankental. Ses constantes ruminations, trop visibles, le faisaient considérer comme un insouciant vieux garçon. La menuiserie servait à assurer le pain quotidien du ménage. Mais il dut certainement rêver de la quitter pour se consacrer uniquement aux abeilles. Et ce désir devint sans doute une obsession. D'autant plus que les vexations et persécutions dont il était l'objet l'avaient insensiblement rendu farouche, sauvage et misanthrope. Ce qui est inévitablement et régulièrement l'effet de la médisance et de la calomnie s'abattant sur l'individu, si excellent qu'il soit. Mais tout cela est du passé, d'il y a cent ans. Pour nous, gens du XXe siècle, nous n'avons plus à nous en soucier mais à reconnaître à Mehring

ses qualités essentielles, soit : sa scrupuleuse exactitude allant jusqu'à l'extrême minutie, son savoir artisanal impeccable, une conscience professionnelle d'une exigence presque pédantesque ainsi qu'une observation alliée à une patience infinie, infatigable, dont le but lui était parfaitement clair. Toutes qualités requises pour mener à bien et à son but l'invention dont l'apiculture lui est redevable.

Le baron von Berlepsch qui le connaissait bien le qualifiait : « Ein genialer Tüftelkopf und bewunderungswürdig geschickter Verfertiger von Geräten aller Art. » Ce qui veut dire, à peu près : « Un bricoleur de génie, créateur d'ustensiles et appareils de tous genres, admirablement conçus et adroitement exécutés. » Autrement dit : un esprit inventif, en éternelle fermentation, toujours préoccupé d'une invention nouvelle, un chercheur impénitent, creusant les problèmes jusqu'au tréfonds, jusqu'à l'extrême minutie. Il fait inviciblement songer à notre Pierre de Siebenthal, le créateur du « roi des nourrisseurs » ainsi qu'on l'a si justement appelé, comme de tant d'autres ustensiles si impeccablement fabriqués. A ce Pierre de Siebenthal dont Ed. Bertrand appréciait tant les qualités artisanales et autres. Que de voyages n'a-t-il pas accomplis de Nyon à Fontaney ! Que de visites ! Que de lettres de Bertrand le facteur n'apporta-t-il pas à la famille de Siebenthal ! On se prend à rêver aux propos, aux entretiens que durent tenir ces deux hommes éminents, ces « mordus » de l'apiculture, que tenaillait le démon de la recherche du juste et du meilleur.

L'invention des feuilles de cire imprimées

La découverte du rayon mobile, en 1851, donna essor à toutes sortes de suggestions, fit naître de grands espoirs. S'il était possible, par exemple, de procurer aux abeilles de rayons déjà entièrement bâtis ? Que de travail leur serait ainsi épargné ! sans compter la grande dépense de miel que leur impose chaque année l'élaboration de la cire nécessaire à la reconstruction des rayons prélevés par la taille. Le rendement en miel s'en trouverait de la sorte grandement augmenté. Donc, excellente affaire. Mais tous les essais tentés en vue d'obtenir ces rayons finis, complets, demeurèrent infructueux ou sans aucune portée pratique, parce que d'une réalisation compliquée à l'extrême. A l'époque, on se contentait de raser, sur les deux faces, les cellules des vieux rayons, en vue de récupérer et réutiliser la feuille mitoyenne que l'on fixait dans les cadres nouveaux. Mais l'opération devait être délicate, difficile à bien réussir, et les feuilles ainsi obtenues se révélaient trop souvent déformées ou défectueuses. Mehring faisait comme tout le monde tout en présumant, en son for intérieur, que l'on devait pouvoir parvenir à un

résultat bien supérieur en partant directement de la cire pure, en la façonnant une fois ramollie à une température convenable. Il grava d'abord des planchettes de tilleul, bois facile à sculpter, puis utilisa le bois plus dur du poirier et, grâce à sa patiente minutie toujours, réussit à obtenir des feuilles impeccables où la base des cellules était marquées exactement avec sa forme pyramidale si caractéristique. On savait qu'un graveur, possesseur de ruches en osier, du nom de Schober, et son ami Sprinkhorn, faisaient aussi des essais de leur côté. Mais on n'en entendit plus parler. Donc l'idée foncière d'une feuille de cire imprimée, d'une texture parfaite, définitive, obtenue directement de la cire molle, doit être attribuée uniquement à Mehring. C'est là son apport personnel et son incontestable mérite.

Il avait cru bon de faire part de son idée et de ses premiers essais à une assemblée d'apiculture de sa région. Comme il fallait s'y attendre, les objections surgirent aussitôt. Ses projets furent jugés carrément et absolument irréalisables. Or, le 23 décembre 1857, dans le journal de Frankental, il fit paraître le curieux entrefilet suivant : « Que les apiculteurs présents à l'assemblée de Freinsheim et qui mirent si fortement en doute mes intentions d'obtenir des feuilles imprimées, directement en cire pure, veuillent bien apprendre aujourd'hui l'agréable nouvelle que leur fonte a eu lieu et qu'elle a bel et bien réussi. » Signé : Johannes Mehring, de Frankental, Bavière rhénane. Publication qui prouve que, déjà avant sa réalisation, l'invention de Mehring lui suscitait contradicteurs et adversaires, surtout parmi ses plus proches compatriotes. Elle donne raison à notre ami Louis Mages qui a toujours soutenu que l'invention avait eu lieu en 1857 et non en 1858, comme on le croyait et l'indiquent maints ouvrages.

Ce n'est qu'au début de septembre 1858, au Congrès des apiculteurs allemands tenu à Stuttgart, que Mehring fit connaître publiquement son invention. Il y avait apporté et exposé ses feuilles gaufrées, sa presse, des rayons de miel et de couvain, tout ce qu'il pouvait montrer, quoi ! L'effet de surprise fut considérable et le succès énorme. Comme il arrive toujours, un mot fut spontanément trouvé, qui courut bientôt de bouche en bouche, pour qualifier la trouvaille : « Le bijou, le joyau de Stuttgart. » Mehring fut comblé de louanges. Des lettres, des demandes de renseignements et des commandes ne tardèrent pas à affluer à Frankental. Pour la construction de ses presses, il essaya successivement le gypse, le ciment, le métal des caractères d'imprimerie (un alliage de plomb, d'étain et d'antimoine, comme on le sait), même le caoutchouc. Plus tard, Bernard Rietsche fit adopter définitivement ses gaufriers en cuivre galvanisé.

(A suivre) *Ed. Fankhauser.*